

nettement des syndicats jaunes (dans l'Est ou la région lyonnaise, par ex.).

La prise en charge minimale, par les syndicats CFTC de revendications quotidiennes permet à la CFTC de réussir entre 1920 et 1936 une petite percée dans le mouvement ouvrier. Elle se trouve, dans le Nord, par ex., ou dans l'ouest, à la tête de luttes importantes dans les années 20. Par ailleurs, elle se heurte à la répression patronale qui essaie, par le Vatican, de remettre ces syndicats dans le droit chemin. Cette tentative de prise en main par le patronat est un échec.

2) Les élargissements successifs.

1936 : bien qu'elle ne représente qu'une petite minorité dans la classe ouvrière, bien que l'on se trouve dans une période de remontée des luttes propre à l'unification syndicale CGT-CGTU, la CFTC ne sort pas laminée de l'épreuve de mai-juin 68. Elle a participé au mouvement, en particulier par le biais des militants de la JOC qui se retrouvent, dans l'occupation, aux côtés de militants CGT.

Mai-Juin 36 vont permettre le premier élargissement de la base sociale de la CFTC, qui sera décisif pour l'évolution à venir.

39-40 : quand le fascisme déferle sur l'Europe, la CFTC se retrouve aux côtés des réformistes de la CGT pour dénoncer l'occupation nazie.

En 1940, ses dirigeants signent le manifeste des 12, et la CFTC voit dans la lutte contre le nazisme « la lutte du mouvement ouvrier occidental pour l'indépendance ouvrière ». Ceci représente une rupture totale avec les restes de corporatisme que pouvait encore véhiculer la doctrine sociale de l'Eglise et inaugure un *anti-fascisme fondamental*, qui restera une constante à la CFTC.

45-47 : C'est en 1945 que se consolide définitivement la nouvelle base ouvrière de la CFTC dont les représentants (les militants JOC) commencent à grimper dans l'appareil confédéral.

La période de l'après guerre va, par ailleurs, être le terrain d'affrontements importants dans le mouvement ouvrier, par rapport auxquels la CFTC se détermine d'une manière particulière dont nous trouvons aujourd'hui encore la continuité :

1945, la CFTC refuse l'unité organique avec la CGT. Ce problème ne se pose pas dans les mêmes termes pour la majorité confédérale que pour la minorité, issue de la JOC, et dont certains membres avaient fait, en 36, un court passage à la CGT.

La CFTC propose un cartel unitaire au sommet, à la base, on pratique l'unité d'action.

1947 : la scission CGT FO est saluée par la CFTC comme un phénomène positif. Il y a au premier abord identité de vue entre la CFTC et FO. Mais dès les années suivantes, la différenciation se fait. FO, inactive dans les luttes, apparaît comme un courant déclinant du syndicalisme, déviation du mouvement ouvrier récupéré par la bourgeoisie, alors que la CFTC s'affirme toujours davantage dans les luttes et amorce un processus ascendant. Dans les années 50, donc, bien avant la déconfessionnalisation de la centrale, de nombreux militants FO adhèrent à la CFTC.

Il nous faut maintenant comprendre comment ces élargissements successifs ont amené des militants CFTC à se poser comme partie prenante dans le mouvement ouvrier en distendant les liens avec l'Eglise, pour en arriver à la scission de 1964.

3) Un double refus.

Lorsqu'en 1936 et 45 des militants JOC adhèrent à la CFTC, ils introduisent dans la centrale une orientation nouvelle qui rompt avec la pratique traditionnelle des dirigeants chrétiens.

Les anciens dirigeants CFTC restent en effet fidèles à la doctrine sociale de l'Eglise qui refuse les affrontements d'intérêts et préconise la collaboration permanente pour « régler les problèmes ».

Affrontés quotidiennement à l'exploitation capitaliste, les militants JOC n'ont plus confiance dans les valeurs bourgeoises ni dans la doctrine sociale de l'Eglise.

La remontée des luttes à l'échelle internationale, les réponses qu'y a apportées la bourgeoisie ont commencé à montrer la faillite de l'idéologie dominante. Les militants JOC se définissent d'abord par rapport à ce premier refus.

Ils ont reçu à la JOC une formation qui n'a rien à voir avec celle des écoles de formation de la CFTC et se retrouvent placés, parfois sans transition à des postes de dirigeants après les vides causés par la guerre. Ils entendent travailler dans l'organisation de masse comme « le levain dans la pâte », guidés par une idéologie humaniste qu'ils ont seule retenue de leur formation chrétienne.

Entre la fidélité à la « grande famille chrétienne » dont ils refusent l'unité factice et le mouvement ouvrier, ils ont choisi la participation au combat quotidien de celui-ci.

Mais le mouvement ouvrier n'est pas vierge et se trouve en grande partie encadré, enfermé dans l'hégémonie stalinienne.

Si les dirigeants majoritaires ont assisté à l'essor du mouvement ouvrier, à l'immense bouleversement d'Octobre 17, ils se définissent d'emblée en opposition par rapport à la révolution soviétique. Les minoritaires, issus de la JOC, n'ont au contraire pas connu l'apport du léninisme et le marxisme tout entier leur apparaît sous la forme de la monstrueuse dégénérescence stalinienne (1). Le marxisme tout entier représente donc pour eux une maladie qui gangrène le mouvement ouvrier, et dont il faut écarter celui-ci. C'est là le deuxième refus par rapport auquel se définissent les éléments, alors minoritaires de la CFTC.

La démarche des militants jocistes, « le levain dans la pâte », signifie donc pour les minoritaires, régénérer, reconstruire le mouvement ouvrier « en dehors du communisme », c'est-à-dire en dehors du marxisme.

Pour eux, la CFTC n'est donc qu'un « moyen transitoire » (E. Maire) qui doit servir à faire aboutir une stratégie qui se fonde :

- sur l'humanisme
- sur la pratique syndicaliste.

Et il faut bien voir dès maintenant que cette démarche,